

Clash, le dernier gang en ville ? Ou bien le glissement progressif du punk lourd vers un rock plus léger, chromé de frais et aujourd'hui plus désireux de plaire — oui — que de secouer le vieux cocotier ?

Émile Blanche



« Fusils Sur le Toit »... « Reste Libre »... « Tommy Gun »... « Julie et la Brigade des Stups »... « Une Emotion »... « Tranquille Maison Européenne »... Quelques-uns des titres du second album des Clash. Et si vous me demandez pourquoi je les cite aussi pieusement au début du premier vrai grand papier sur eux dans ce journal, c'est que vous êtes en train de rater la chose la plus invraisemblable qui soit arrivée à la Nouvelle Vague depuis ce jour où Paul Simonon et Mick Jones interpellèrent Joe Strummer d'un bout à l'autre du Strand : « Hey, Strummer, t'as assez de couilles pour jouer avec nous ? ! » Mais ce soir, je regarde le vent cogner les vitres des buildings de la place d'Italie, je regarde les mères de famille transies se hâter vers leurs « tranquilles maisons européennes », et je ricane. Car ce soir les Clash sont en ville. J'enjambe toutes les barrières, j'écarte tous les videurs : personne ne m'arrête quand les Clash sont en ville. Et je frémis d'aise en entrant dans le Stadium. Car les Clash sont sur scène, tout là-bas, en dessous, tout seuls dans cette patinoire sèche, et sans un mouvement ils déchirent l'atmosphère avec un rock'n'roll lourd et neigeux, cent fois plus accrocheur que ce que j'attendais en me pointant si tôt pour les voir. Ils se sont tous fait couper les cheveux,

une mesure qui s'imposait particulièrement dans le cas de Mick Jones. Guitares portées très bas, statiques, images d'un certain professionnalisme nouvelle vague, les Clash me font alors penser aux Buzzcocks.

Oui, mais les Buzzcocks jouent en concert comme les Clash en répétition. Et quand bien même les quatre de Manchester seraient de facto (avec leurs deux cent mille albums vendus) les champions de la dernière écume punk, je continue à croire aux Clash.

Les Clash, voyez-vous, ont une personnalité. De cela, vous pourriez vous rendre compte du fond de n'importe quel stade. Et comme en plus leur égo n'a strictement aucun préjugé à l'encontre des contacts humains, nous nous avançons hardiment vers les coulisses (ou plutôt les chiottes qui en tiennent lieu) et allons voir de plus près nos héros.

METAL ?

Mick Jones, vingt-trois ans, costume jaune canari et chapeau de skaï noir, bière négligemment tenue de la main gauche, a souvent été traité de « poseur » (injure suprême en Albion). On lui a aussi reproché, entre autres, de se prendre pour « une putain de pop-star » ou

« d'accentuer sa foutue ressemblance avec Keith Richard ». Mick Jones est presque mon Clash favori. Mais de fait... dde fait, je ne peux m'empêcher de ricaner dde plaisir en voyant Joe Strummer se rasser avant le concert. Croisement étrange entre Marlon Brando et Johnny Hallyday, Joe est devenu par ennui le Clash silencieux. De constitution fragile, il met un point d'honneur à ne jamais se mêler, que ce soit aux punks locaux ou à la mafia ddu show-biz qui tente de graviter autour ddu groupe. Joe est si cool qu'il peut passer un repas à la Coupole assis à une table distante de dix mètres du lieu des festivités, buvant un verre d'eau en deux heures et n'échangeant mot avec personne. Joe vient d'un autre monde, il porte en lui la froideur candide des Gerne Vincent et des Eddie Cochran. Joe est le rock'n'roll.

Le hasard fait bien les choses, et Paul Simonon a exactement la tête de l'emplçoi. Ce bassiste-là possède une force peu commune, une espèce d'aura préhistorique. Paul Simonon - exact - est quelque chose comme une BÊTE. Quand il entre dans une pièce, tous les hommes le regardent avec un mépris teinté de jalousie, toutes les femmes sentent comme un chêne grandir entre leurs cuisses. Sur scène il bouge beaucoup, comme un vrai fan de Jimi Hendrix sait le faire : sans cesse son manche de guitare voltige et virevolte, accrochant les feux des rampes. Sans pitié, il fait tressauter le rock de ses compagnons, attaquant franchement et clairement là où tant d'autres courbeent l'échine.

Et le lecteur, cet être ô combien perspicace, courbe déjà l'échine, attendant ici un portrait du batteur, Topper Headon. Quel dommage : nous n'avons aucune envie de le brosser ci-après... Un autre jour, peut-être... En attendant, les Clash sont à Paris, et il est difficile, en dépit de tout notre heureux optimisme, de ne pas se rendre compte que certains problèmes surgissent, c'est le moins qu'on puisse en dire, et que tous les assistants sont pris d'une frénésie maniaque et nerveuse. Il y a... il y a un roadie qui se prend pour un manager... un organisateur qui se prend pour un responsable... un attaché de presse qui se prend pour un employé... une groupie qui se prend pour un fan... une photographe qui se prend pour une amie du groupe... et les Clash qui se prennent pour des rockers. Et alors ? C'est exactement ça, le rock'n'roll : la réalisation des rêves les plus fous des paumés, des tordus, des faibles, des pauvres... Les Clash ne sont pas riches, et il est facile de comprendre pourquoi. Leur premier album s'est vendu à cent mille exemplaires en Angleterre, peut-être plus à l'heure actuelle, mais tout l'argent a été réinvesti dans des tournées à perte, tournées destinées à assurer un fond musical punk au pays pendant que les Pistols volaient toutes les « Unes » grâce aux scandales et à leur manager. Le premier album « The Clash », n'a jamais été pressé aux Etats-Unis (alors que les importateurs en ont vendu plus de vingt mille), et

cela à cause d'une chanson, une seule : « Les U.S.A. me Font Tellement Chier ».

En France, CBS a réussi péniblement à vendre trente mille exemplaires de ce disque étonnant, le grand opus de la punkitude 77. Pour rester dans l'œil du public, les Clash ont alors adopté une politique de singles, suivant en ce sens l'exemple des Sex Pistols (encore...) mais ne parvenant qu'à publier une série de flops glauques.

Si on les reprend dans l'ordre, on s'aperçoit que :

1) « Complete Control », bien que produit par Lee Perry, est un ratage grotesque, un morceau sans force, sans résolution, la rencontre avortée d'un producteur rasta et de punks blancs : une idée gâchée.

2) « Clash City Rockers » est un morceau trop existentiel, trop limité dans ses implications. Bien sûr, si vous avez été à Manchester le jour où les Clash ont tenté de donner leur concert gratuit, si vous avez passé la nuit en tôle avec eux, si vous avez eu votre photo sur la pochette... il se peut que ce simple ait pu présenter un intérêt pour vous.

3) Quant à « (White Man) In Hammer-smith Palais », c'est une bouillie sonore infâmante, un titre gâché, une production navrante.

Les Clash allaient très mal.

Et le fait qu'ils aient choisi un producteur américain, Sandy Pearlman, pour réaliser leur nouvel album nous indique à quel niveau se situent leurs espoirs et leurs ambitions. Les Clash ne sont plus dans le circuit pour le faire exploser : ils sont partis pour tenter de mener leur combat aux U.S.A. (la nouvelle Terre Sainte), et leur second album, s'il est à l'image de leur

concert, sera une ouverture vers le heavy metal.

Evidemment... un tas de punks ont cru bon de quitter le concert, ou de se gausser des Clash. Un tas de fidèles n'ont pas reconnu ce soir-là LEUR groupe sacrosaint. Mais ainsi vont les punks, mon ami. Et qui oserait prétendre que tous ces groupes, de Buzzcocks à Gen X, en passant par Penetration et les Clash, ne vont pas virer au heavy metal ? Un métal flambant neuf, bien sûr, un métal chromé de frais, rapide, nerveux, un alliage cataclysmique source de nouvelles extases. En concert, les Clash m'ont fait penser aux bons vieux groupes de mon adolescence. Mick Jones prenait des solos sustains dignes de ceux de Mick Ralphs (Bad Co), chaque morceau s'articulait autour d'une série de breaks dignes du second album de Led Zeppelin, Paul Simonon assenait des riffs lourds avec la candeur d'un membre de Black Sabbath... Entendons-nous bien : les Clash ont perdu la vigueur, la verdeur de leurs débuts. Les Clash sont devenus un groupe de rock'n'roll, mais ils ne sont pas devenus un groupe de rock'n'roll parmi d'autres.

ASSEZ DE CORDE

Dans un coin, Joe Strummer accorde sa Telecaster sur un petit ampli rose bonbon. En face de moi, Mick Jones et Paul Simonon, prêts à répondre aux questions. Mais les kids ont commencé à entrer dans le Stadium, et la sono couvre notre conversation. Jones envoie un roadie faire baisser le son, repoussant toutes mes questions jusqu'à ce que nous puissions parler sans hurler. Alors...

PHILIPPE MANCEUVRE - Votre nouveau disque ? Tout le monde l'attend avec une telle impatience ! Et d'abord, le titre ?

MICK JONES - « Give 'em Enough Rope », tu vois ? « Donnez-leur Assez de Corde », et ils se pendront eux-mêmes. Ça y est, nous l'avons terminé. Il sort dans quinze jours, il est fin prêt.

P.M. - Pourquoi avoir attendu si longtemps ?

M.J. - Ce n'est pas que nous attendions, c'est que ça nous a PRIS tout ce temps.

P.M. - Pour écrire de nouvelles chansons ?

M.J. - Oh non ! Nous avons trente nouvelles chansons toutes prêtes. Utilisables. Et pour l'album, nous n'en utilisons que dix. Est-ce que tous ces gens se rendent compte ? En ce moment, les Clash ont trois albums tout prêts sous la ceinture ! Nous écrivons sans arrêt...

PAUL SIMONON - J'sais pas pourquoi, d'ailleurs.

M.J. - En fait, ce qui a pris tellement de temps c'est que nous avons enregistré cet album trois fois, jusqu'à ce que nous parvenions à ce que nous voulions vrai-



Topper Headon,
Joe Strummer,
Paul Simonon,
Mick Jones

ment. Et s'il avait fallu, nous l'aurions recommencé vingt fois. Pour le faire, nous avons passé un mois à Londres, un mois à New York et un mois à Los Angeles.

P.M. — Comment les choses se sont-elles passées avec Sandy Pearlman ?

M.J. — C'est un super-producteur, et en plus c'est un type bien, je veux dire par là que ce n'est pas un mec complètement chiant. Et il avait le son. Moi, personnellement, je m'en fous. J'aurais aussi bien pu sortir les démos, si tu vois ce que je veux dire. Mais nous avons décidé que notre second album ne serait pas comme cela, et nous avons travaillé dessus. Jusqu'à ce qu'il sonne SUPER.

P.M. — Pearlman n'a pas la manie de la propreté sonore, de la production clinique ?

M.J. — Non. Ce disque sonne comme les Clash. Pearlman n'a pas essayé de nous refondre dans le moule du Blue Oyster Cult, car il sait combien nous haïssons ces mecs. En fait, pour moi, Blue Oyster Cult reste le groupe le plus chiant du monde. Mais Pearlman a joué le jeu, jusqu'au bout. Et à travers nous il se sentait rajeunir, revivre. Il s'est énervé, il s'est mis à bosser pour le pied, sans tenir compte du fric qu'il perdait, parce que nous ne pouvions pas le payer aussi cher pendant aussi longtemps. Pearlman possédait le secret de ce dont nous avions tant besoin : le SON. Il nous a utilisés, nous l'avons utilisés. Personne ne s'est plaint.

P.M. — Il y a des reggae, sur le nouveau disque ?

M.J. — Non, pas de reggae pur et dur à la « Police And Thieves ». Mais le rythme et le feeling sont là.

Assez pour le nouvel album. Un joint rasta et grésillant circule dans la pièce. Les Clash ont des yeux brillants de gosses excités : l'heure du concert approche, et nous le sentons tous. Topper Headon, vieux fan flippé de Kung Fu, emballe une grosse rouquine avec l'air de mâcher un hamburger froid. Mick Jones sourit, avec ses dents de Bugs Bunny qui pointent ironiquement. Je désigne la ganja et demande : « Alors, les mecs, on se DROGUE ? »

Mick Jones sursaute et Paul Simonon éclate de rire. Simonon éclate toujours de rire.

M.J. — Non ! Non ! Un stick par-ci, par-là, mais c'est vraiment fini tout ça. Les Clash sont un groupe sain, dynamique.

P.M. — Les Clash sont un groupe qui voyage beaucoup. On vous a vus dans le monde entier, et pour commencer au Katmanduh des punks, en Jamaïque...

M.J. — Heu... la Jamaïque, c'est le pied pour la musique. Mais Joe et moi y avons connu quelques expériences plutôt désagréables.

P.M. — Tiens — tiens ?

M.J. — Well.. la Jamaïque... on peut y

aller en touriste, ou alors façon maison de disques, c'est-à-dire dans les deux cas bien protégé et tout ça. Mais si on y va en vacances, avec rien à foutre là-bas, comme Joe et moi, on court au devant d'histoires abominables.

P.M. — Ne me dites pas que vous étiez habillés là-bas comme à Londres ?

M.J. — Si ! Ah ! Ah ! Ah ! Dès que nous sommes arrivés à l'aéroport, les douaniers ont commencé à flipper. En nous voyant débarquer comme ça, ils ont cru que nous étions un commando d'une armée d'occupation quelconque ! Et dans le ghetto, ils nous prenaient carrément pour des mar-tiens !

P.M. — Et l'Amérique ?

M.J. — Oh mon Dieu ! La descente aux enfers ! Tu comprends, pour moi, l'Amérique devait être le lieu du Satori, de l'illumination : l'AMÉRIQUE ! Et qu'est-ce que j'ai vu ? Suffisamment pour réaliser que ce pays... comment dire ? J'ai réalisé d'un seul coup que l'Amérique était pratiquement perdue pour le rock'n'roll. Car l'Amérique est dans un état pitoyable.

P.M. — Même à New York ?

M.J. — New York, c'est autre chose. Il y a encore un cœur qui pulse, à New York. On peut bouger, à New York. C'est chouette. Cela dit, je ne pourrais pas y vivre : jamais je n'aurais imaginé qu'on puisse commettre autant de crimes en une nuit, ni que toute une population puisse se passionner pour les potins à ce point-là. Et qui couche avec quoi, nia-nia...

P.M. — Et San Francisco ?

M.J. — Là, c'est Babaland. Bizarrement, ils ont aussi une chouette scène punk. C'est même la scène punk la plus vivace de tout le pays !

P.M. — Au fait, qu'est-ce que ça fait d'être le dernier groupe punk ?

M.J. — (très fier) Nous avons le sentiment d'être le dernier gang de la ville. Et puis ensuite... tant que nous existons le punk existe, non ? Nous sommes meilleurs que jamais...

P.M. — Vous faites toujours autant dans le politique ? Le rock contre le nazisme et tout ça ?

M.J. — Personnellement, la politique je m'en fous. Pigé ? Il y a une gauche et une droite, et elles s'annihilent l'une l'autre. Vu ? Mais ces derniers temps, en Angleterre, la gauche ne fait plus son boulot de gauche, et la droite devient beaucoup trop puissante. Sans nous mêler de rien, nous avons simplement montré à la droite combien nous étions, contre elle. Ça a enlevé pas mal de poids de bien des poitrines. Ceci dit, qu'ils retournent à leurs petits jeux politiques. Nous ne sommes d'aucun parti. Nous sommes les Clash.

P.M. — Bon. Assez tourné autour du pot. Parle-nous de vos problèmes de manager.

M.J. — Je ne peux rien dire. Rien. On ne sait pas ce qui va se passer. Il faut encore

éclaircir un tas de points...

P.M. — Ouais. Résumons-nous. Vous quittez Bernard Rhodes qui vous manage depuis votre formation, encore qu'il n'ait été pour rien dans celle-ci. Et à ce jour, on murmure que c'est Brian Lane, le manager de Yes, qui pourrait s'occuper de vous !

M.J. — On a dit... on a tout dit ! Tu penses, un tas de managers nous ont immédiatement offert leurs services. Mais de quel droit ? Est-ce que nous avons passé une petite annonce réclamant un manager ? Leur avions-nous suggéré de nous faire des offres ? Les Clash ne sont pas un paquet de lessive. Nous ne nous vendrons pas. Nous n'appartenons qu'à nous-mêmes. Nous prenons nos propres décisions.

P.M. — Tu n'as pas l'impression que les Clash ont été l'instrument de Bernard Rhodes, de ses idées ?

M.J. — Well... disons qu'il nous a aidés et qu'au départ il était bien. Mais un beau jour nous avons été assez forts, et nous avons découvert que nous connaissions aussi bien que lui les ficelles à tirer. Nous pouvions donc nous passer de lui. Je veux dire que la plupart des groupes se font complètement entuber par des managers ou des businessmen. Pourquoi ne pas renverser un petit peu les rôles ?

Et Mick Jones rit, et Paul rit, et Topper rit. Et Joe Strummer gratte pensivement sa guitare, et les Clash sont des enfants dans les souterrains de la grande cité : ils seront les seuls à survivre, ils le savent et ils en sont fiers.

Content d'en avoir terminé, Jones se met à parler librement, plus à son aise, moins sérieux. Il compare les groupes de rock à des bêtes enfermées dans des boîtes par le show-biz, les hommes d'affaires. Il s'excuse de cette période qu'ils viennent de traverser. Quand bien même elle ne serait pas terminée, il ne fait aucun doute que les Clash ont saqué leur manager parce qu'il n'était (évidemment) pas d'accord avec l'option musicale nouvelle du groupe. Et bien sûr les Clash virent au métal, et bien sûr ils se considèrent désormais comme des musiciens avant de se penser en leaders révolutionnaires ou punks... Il n'empêche que ce soir-là on avait rarement vu autant de loulous danser le pogo à Paris... Tout juste : c'est quand tout est fini que tout recommence. Oui, mais tout de même au dernier moment je suis pris d'un vieux doute. Je me retourne vers Mick Jones et lui demande de mon ton le plus sarcastique : « Hey ! Et si les Clash se séparaient ? »

Désorienté, le guitariste me regarde dans les yeux. Puis il compte les autres autour de la pièce et rétorque : « En tout cas pas ce soir : ils sont tous là ! » Et son sourire était comme une victoire. Les Clash ne sont pas ce genre de groupe. Toujours pas. — PHILIPPE MANŒUVRE.

(Robert Elia)

